

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Un « grand tour » poétique

Pierre Ouellet

Number 145, Spring 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/66037ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Ouellet, P. (2012). Un « grand tour » poétique. *Lettres québécoises*, (145), 6–9.

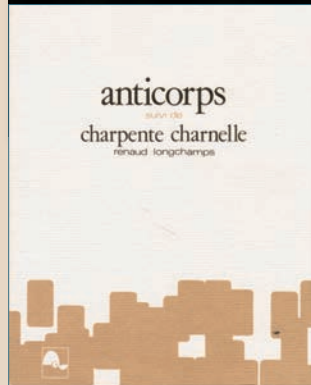
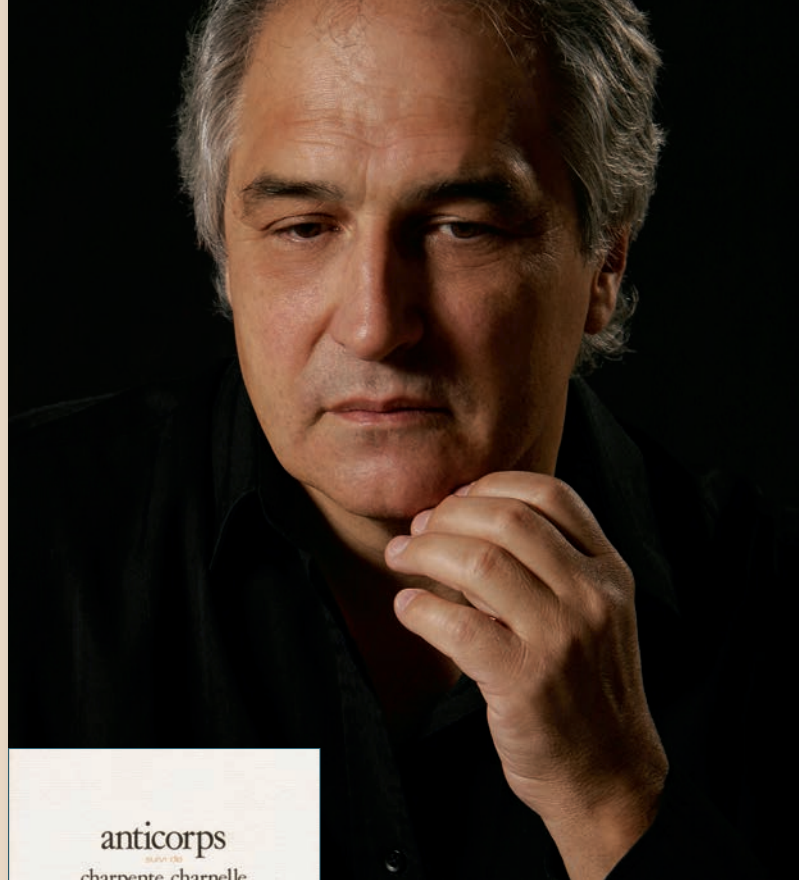
Un « grand tour » poétique

Dire de Renaud Longchamps qu'il est né sur terre ou à Saint-Éphrem de Beauce, c'est presque la même chose. Le patelin et l'univers se rejoignent secrètement pour qui écrit et pense comme on « marche sa terre » de long en large afin de mesurer l'Espace, le Temps, sa planète de trente arpents, en y laissant de très profonds sillons : des phrases et des vers qui remontent des séismes millénaires dont le monde est agité jusque dans ses jardins les plus intimes. L'œuvre poétique et romanesque de Renaud Longchamps est un almanach non pas des seules saisons du cœur ou de l'esprit, comme c'est le cas de tant d'œuvres aujourd'hui, mais aussi des grands cycles de la nature et de la vie, de la matière et du souffle, à l'instar des vieilles cosmogonies dont il ravive le sens et la portée dans une véhémence tranquille, une conscience fiévreuse et tourmentée, une langue juste, ample et nerveuse dont tous ses livres sont imprégnés, comme en témoignent les réflexions qui suivent

P. O. — *Votre œuvre s'est d'abord centrée sur le langage et la parole, par son foisonnement d'images et de voix, puis sur le monde et la terre, dans leur richesse cosmologique et géologique, et enfin sur l'homme lui-même, dans ses dimensions éthique et anthropologique... Comme si elle embrassait la totalité des aspects sous lesquels la réalité se présente au poème mais selon un parcours qui « ouvre » toujours davantage l'écriture sur l'infini du monde naturel d'abord puis sur la complexité de l'être humain ensuite, de sorte que la parole poétique affronte avec toujours plus d'aplomb le grand Dehors, si difficile à saisir... Voyez-vous une forme d'itinéraire, non prémédité, mais qui se dégage après coup, dans ce parcours si singulier ?*

R. L. — C'est un itinéraire prémédité. Au fil des ans et des lectures, il a évolué du particulier au général. Dès l'adolescence, je me passionnais pour les mystères de la vie et de l'univers. Depuis lors, j'interroge la métaphore vivante à la lumière d'un savoir rigoureux. Les sciences que j'ai abordées en amateur enthousiaste étaient autant d'étapes sur le chemin d'un « grand tour » poétique qui privilégiait l'espace et le temps, le microcosme et le macrocosme. Avant l'écriture d'un poème, je m'imaginais en physicien qui ne peut observer directement l'ultime « brique » de la matière. Devant cette impossibilité, je bombarde les métaphores avec des concepts de haute énergie. Sur les négatifs du poème apparaît alors une gerbe de sens virtuels cachés à notre réalité, fruit de milliers de collisions sémantiques. Sans jamais évacuer l'émotion, j'analyse les trajectoires avant d'en choisir quelques-unes. Ce choix est-il quantique ? Si oui, est-il soumis à la tyrannie de la réalité ? Les poèmes seraient-ils ces étranges débris de la vie, qu'il faut dégager du mouvement aléatoire du cœur, analyser et interpréter avec la science de l'innocence ?

Après des années d'errance sur le territoire ingrat des sciences humaines, j'étais prêt pour un nouveau paradigme. *Le désir de la production* et *Miguasha* constituèrent les deux premiers volets de *Géologiques*, cycle dans lequel j'abordais la géologie et la paléontologie. Le cycle suivant tenta de réconcilier la raison et l'émotion par son approche rigoureuse du phénomène poétique. *Le détail de l'apocalypse* et *Anomalies* furent inspirés, entre autres, par la théorie mathématique des catastrophes. Puis le mouvement brownien qui se manifeste dans notre métaphore vivante donna *Légendes*, suivi de *Sommatation sur l'histoire* et *L'échelle des êtres*. Dans le même temps, je



RENAUD LONGCHAMPS

complétais la trilogie de *Babelle* dans laquelle j'ai laissé l'entropie migrer vers la néguentropie.

C'est au cours des recherches effectuées pour l'écriture de *Babelle* et de *Légendes* que je notai un fait

important : au cours de l'évolution de la vie, la conservation et la reproduction connurent un tournant décisif. La conservation déboucha sur la prédation, tandis que la reproduction sexuée supplanta la reproduction asexuée. Ainsi la vie « divergea » tout en créant l'Autre. Elle devint en quelque sorte « l'ennemie » de la vie. Depuis ce temps, l'économie naturelle oblige la vie à se nourrir de la vie... afin de survivre. Dans la foulée, j'écrivis *Retour à Burgess* (voir *L'échelle des êtres*) et *Retour à Miguasha* (voir *La fin des mammifères*).

Aux théories sur l'origine de la sexualité et de la prédation s'ajouta celle du paléontologiste Stephen Jay Gould. Selon ce dernier, l'évolution de la vie ne progresse pas selon une diversité croissante mais par diversification et décimation, c'est-à-dire par élimination aléatoire et gratuite. Le sens même de la vie se trouverait alors bouleversé, tant dans sa direction que dans sa signification. Toujours selon Gould, les espèces disparaissent ou survivent pour des raisons multiples et circonstancielles qui ont peu à voir avec la théorie darwinienne de l'adaptation et de la spécialisation. Bref, à ce jeu probabiliste, les survivants ne sont pas nécessairement « les meilleurs » mais les plus... « chanceux ». Cette théorie sert de toile de fond au cycle de *Décimations* (1. *La fin des mammifères* ; 2. *L'humanité véloce* ; 3. *Ataraxie*).

Enfin, dans mes derniers recueils (*Confessions négatives* et *Positifs*), j'ai voulu introduire la mécanique quantique et le principe d'incertitude dans le macrocosme avec une poésie à la simplicité trompeuse. Je l'appelle la « simplicité complexe », sans vouloir abuser de l'oxymoron.

P. O. — *Et où en êtes-vous présentement ? Qu'est-ce qui s'annonce à l'horizon ?*

R. L. — À l'heure actuelle je m'interroge sur la surréalité. Quel est son rôle ? Au plus profond de notre conscience, peut-être même dans le subconscient, la mécanique quantique nous pousse à choisir une réalité, tout en discriminant les autres. Mais ce « choix » est trompeur : nous subissons la réalité d'un Autre sans même nous en rendre compte. Alors nous rêvons que nous sommes libres... dans la prison d'un Autre qui détermine la disposition des êtres que nous occupons de nos contingences. Nous observons l'univers sans jamais nous interroger sur le pourquoi de sa présence parce que nous le traitons comme une évidence. Bref, nous ne déterminons rien qui ne soit déjà surdéterminé par une mystérieuse surréalité. Laquelle ? Je l'ignore, mais je sais que nos dés sont pipés et que notre temps nous est toujours compté.

Dans cet itinéraire commencé dans les années 1960, j'ai toujours cherché à fusionner la raison et l'émotion, les deux visages de Janus, afin d'atteindre une certaine illumination, pour ne pas dire une illumination certaine. Aujourd'hui, je cherche un temps et un espace absolus d'où je verrai les corps et les cœurs. En cet instant et en ce lieu nous déterminerons nos vies sans compte à rendre à cet Autre qui piège notre liberté. Voilà un défi prométhéen qui m'occupera jusqu'à ma mort !

Enfin, j'ai toujours été fasciné par l'insondable mystère de l'existence. Tous les jours je me regarde dans un miroir et je me vois dérisoire particule de matière qui s'agite à la surface d'une énorme boule de matière écrasée par la gravité... Nous sommes liés à une vie inachevée et à l'érosion de notre temps universel. Alors, allons ailleurs.

P. O. — Vos premiers livres, dont quelques-uns furent publiés aux Herbes rouges, font partie du corpus des œuvres dites d'avant-garde, qui ont dominé le champ littéraire au cours des années 1970, notamment grâce à la thématique corps / langage traitée entre autres dans Anticorps et dans les textes publiés aux Éditions du Corps, si bien nommées. Comment voyez-vous, avec le recul, cette période extrêmement prolifique de votre œuvre et comment croyez-vous qu'elle se démarque de celle des auteurs majeurs de cette époque, notamment dans cette rencontre de l'organique et du symbolique, du charnel et du verbal, du singulier et du collectif, du poétique et du politique, qui se présente chez vous sous un jour particulier ?

R. L. — J'aimerais souligner ici l'apport important de la revue *Hobo-Québec* dans l'essor de la contre-culture québécoise au cours des années 1970. En toute liberté, Claude Robitaille a ouvert les pages de sa revue aux « horribles travailleurs » qui, dans un climat de folie créatrice, ont exploré et développé une flopée de discours des plus originaux.

L'époque était au tout politique, mais je ne voyais pas cet enjeu dans mon écriture, encore moins dans l'expérience formaliste. Mes explorations étaient avant tout ludiques. J'écrivais des « crypto-poèmes », des essais de compression sémantique dans lesquels les concepts scientifiques et philosophiques se disputaient aux métaphores. J'amenais la raison et l'émotion à se chamailler afin de provoquer la *praxis*, tout en multipliant les entrées et les sorties. J'ai voulu créer des mobiles en mouvement perpétuel à la frontière du conscient et du subconscient, là où

le sens ne s'épuise jamais. Pendant l'écriture, je visualisais les mobiles de Calder et le ruban de Möebius.

Sans connotation politique, ma poésie n'a pas été condamnée au marché noir de l'histoire. Le concept, l'affect et l'*ubris* étaient des outils parmi d'autres sur le chemin de l'illumination. Oui, je voulais continuer l'œuvre de Rimbaud, en commençant « par les horizons où l'autre s'est affaissé ». Rien de moins !

Sans la poésie, ma vie aurait été « extraordinairement ordinaire » : un exercice de tir dans un champ miné où j'aurais couru après les fesses et la richesse avant de tomber en poussière dans le cimetière.

P. O. — La « ruralité » occupe une place importante dans votre œuvre, non pas qu'elle en constitue l'un des thèmes centraux (bien que Babelle la mette en scène de manière magistrale), mais elle semble être une source d'inspiration constante, contrairement à ce qu'on sent dans la majeure partie des œuvres de notre modernité tardive, grandement influencée par l'« urbanité » et la « métropole » (pour ne pas dire la « mégapole ») : il y a chez vous la revendication, non régionaliste, d'une sorte d'« identité périphérique », qui colore votre pensée et votre écriture... Saint-Éphrem-de-Beauce devient dans votre œuvre un lieu quasi mythique, mais bien ancré dans la réalité quotidienne du monde rural, qui permet de comprendre une large part de ce que vous écrivez... Que pensez-vous de cette hypothèse ?

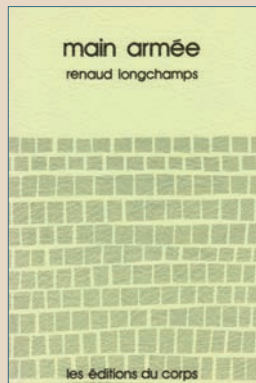
R. L. — J'ai les deux pieds sur terre et la tête dans les étoiles. J'ai voyagé. J'ai vu l'humanité identique dans ses bonheurs comme dans ses malheurs mais diversifiée dans ses couleurs et ses saveurs. J'ai surtout observé les créateurs lumineux partout dominés par des profiteurs et des prédateurs... Alors, je voyage chez moi, là où se trouvent encore un espace libre et un temps créateur.

Comme j'aime mon pays, je le châtie bien. D'ailleurs, le créateur doit critiquer et dénoncer ses travers. Sur ce plan, vous êtes priés de croire que je ne me gêne pas. De plus, quand on aime son pays, on l'habite... dans ses grandeurs comme dans ses vicissitudes. On ne l'utilise pas pour meubler son petit univers littéraire. On ne le fuit pas pour assurer son confort et sa sérénité, pour ensuite pleurer au loin sur ses malheurs ou chanter faux ses particularismes. Un pays « à la carte », cela n'existe pas. On le prend comme il est et on l'étreint jusqu'à sa mort... tout en le boxant de temps en temps afin de le tenir à distance.

Bien sûr, la fuite serait la solution à mon équation existentielle. Mais la fuite est pour les lâches remplis de bonnes intentions. Pourquoi ? Nous voyageons toujours avec un miroir dans nos bagages alors que le miroir parfait n'existe pas.

Les élites québécoises fuient leur identité. Elles sont devenues des girouettes grinçantes qui tournent aux quatre vents étrangers en ridiculisant nos us et coutumes. Pour

ma part, ces fausses élites à la souveraineté variable sont les carpettes de la ploutocratie mondialiste destructrice de peuples, niveleuse de langues et de cultures. J'appelle cette posture du « national-masochisme ». Qui écrira le premier manifeste écologique pour la protection de la diversité québécoise ? Un défenseur des bélugas ?



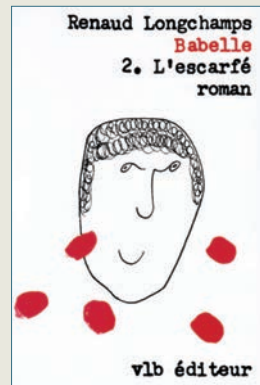
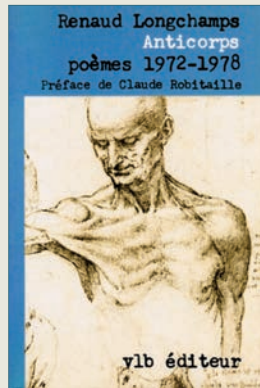
Quant à votre hypothèse sur ma revendication d'une « identité périphérique », je la récusé. Même si je suis le sixième descendant en ligne directe d'un des fondateurs de mon village, je combats tous les discours circulaires, qu'ils soient urbains ou ruraux. Bref, je me suis arrêté ici pour aller ailleurs.

P. O. — *Il y a aussi la revendication quasi politique d'une certaine marginalité dans votre travail, pas seulement liée au fait que vous écrivez et vivez en périphérie, comme on dit, mais au fait beaucoup plus radical, sensible notamment dans Babelle, que vous écrivez contre l'institution littéraire ou, en tout cas, en marge, dans ses franges, comme si vous entriez par effraction dans le monde de la « littérature » pour y faire pénétrer tout ce qu'il rejette normalement, qui va de la parole quotidienne la plus crue aux discours scientifiques les plus ardens, dont le mélange compose une espèce d'almanach ou d'encyclopédie poétique qui va bien « au delà » de toute littérature... Cherchez-vous à dépasser la chose littéraire, à la déborder ou même à la saborder pour qu'apparaisse une autre forme de parole, peut-être plus proche de la pensée mythique, qui correspond davantage à votre pratique du poème comme « forme de vie » ?*

R. L. — Comme le disait si bien Léo Ferré, « ce qu'il y a d'encombrant avec la morale, c'est que c'est toujours la morale des autres ». L'Autre... Au collège, j'ai lu le classique *Psychologie des foules* de Gustave Le Bon. J'ai alors compris qu'un groupe d'individus, quel qu'il soit, est facile à manipuler et à noyauter par une poignée de mâles et de femelles alpha, même les mieux intentionnés. À leurs yeux, tous les individus sont égaux, mais « il y en a qui sont plus égaux que les autres » (George Orwell). L'institution littéraire n'y échappe pas.

Je suis un ours bien léché et je ne veux pas arracher le bras du naïf qui chercherait à m'imposer un code de servitude volontaire. Je ne veux pas suivre la parade, ânonner la vulgate des meneuses de claques, ni me plier à la dictature de la douceur. Je chante toujours faux et je n'ai jamais suivi un cours de langue brune. Quant aux carriéristes, je les laisse écrire d'avance leur épitaphe. Enfin, j'aimerais saluer les chercheurs authentiques et les créateurs lumineux qui réussissent à survivre au parasitisme des faux prêtres en procès de pouvoir. Bref, je suis libre et je compte bien le demeurer... avec férocité.

Quitte à me répéter, je n'écris pas contre l'institution littéraire ; j'écris contre tout discours grégaire et circulaire depuis l'aube de la parole. Mais combattre de l'intérieur une structure étouffante est une perte de temps, « une façon de gâcher quelque force, un énervement » (Rimbaud). Tout pouvoir cultive son propre discours ; tout trublion s'agitant à l'intérieur de ce dernier est emporté par sa force centripète. Mais tout discours finit par s'épuiser en vase clos. En cela, il respecte la seconde loi de la thermodynamique. Par contre, le discours périphérique et iconoclaste est centrifuge : il cherche à dilater jusqu'à la rupture la logique de l'encerclement. Alors je préfère mener une guérilla faite de réflexions et d'interrogations, de dénonciations et d'imprécations. Pendant les trêves, je privilégie les échanges philosophiques et scientifiques les



plus raffinés, parfois émaillés de jurons et d'apartés volontiers scabreux. Car ange et démon il faut être. Le brouillage du discours déconcerte les conformistes dans la guérilla que l'authentique créateur mène contre toute structure prédatrice, dominatrice et conservatrice. Suis-je en cela un anarchiste ? Non. Je suis pour la vie (qui est mouvement), contre la nature (qui parasite le mouvement).

Enfin, je ne cherche pas à saboter la littérature circulaire porteuse de l'idéologie des alpha plus, car elle se saborde elle-même. J'essaie de la dépasser pour atteindre le lieu où je pourrai entendre toutes les voix uniques, en emportant dans mes rêves tous les fruits terrestres.

P. O. — *La réflexion philosophique accompagne de près votre production poétique... non seulement dans les thématiques à connotation scientifique, comme dans Propositions et Décimations, qui couvrent la période allant de 1988 à 1996, mais aussi dans les réflexions d'ordre éthique qui parsèment vos derniers livres. Comme si écrire, pour vous, ne relevait pas de la simple fabrication d'un poème ou de la pure construction d'un récit, mais de l'élucidation progressive d'un ensemble de questions de fond qui vous hantent depuis le premier livre. Quelles seraient ces trois ou quatre grandes questions qui vous habitent et dont votre travail poétique et narratif serait le déploiement ?*

R. L. — Les questions qui m'habitent se résument à celles de Paul Gauguin : « D'où venons-nous ? Que sommes-nous ? Où allons-nous ? » Ces interrogations quelque peu ringardes m'habitaient déjà quand, à quinze ans, j'observais la voûte étoilée avec mon réflecteur Newton. Cette immensité provoquait en moi un puissant sentiment océanique, que je partageais tant bien que mal avec ma petite amie quand son corps brûlant réchauffait mes mains transies... Ces nuits-là, je vivais deux extases : sexuelle et spirituelle. Encore aujourd'hui, je frissonne au souvenir de ces moments magiques. Le silence absolu de mes amours ne m'a jamais effrayé.

À l'époque, mille questions m'aiguillonnaient et m'orientaient dans toutes les directions. Curieux de tout, je commençai un long cheminement. En plus des principales revues scientifiques, je lisais avec avidité thèses et livres savants dans tous les domaines accessibles à ma compréhension.

La sexualité, le corps, l'amour, la famille ont été mes premiers thèmes. Puis les parcours philosophique, sociologique, linguistique, sémiologique, politique, économique et psychologique s'ajoutèrent au fil des ans. Enfin, les savoirs mathématiques, physiques et biologiques contribuèrent au mûrissement de ma vision poétique. Par exemple, je trouvais vertiges et illuminations dans les paradoxes de la mécanique quantique au niveau du macrocosme ; l'expérience extraordinaire d'Alain Aspect sur l'intrication qui répond enfin au paradoxe EPR ; la disparition mystérieuse de dizaines de phylums de la faune surréaliste de Burgess après l'explosion radiative du Cambrien ; le passage hésitant et fascinant de l'eau à la terre d'*Eusthenopteron foordi* de la faune de Miguasha. Oui, il y a matière à poésie dans les spéculations philosophiques, des métaphores vertigineuses dans les équations cosmiques,

Renaud Longchamps

des illuminations poignantes dans l'extinction des espèces. Tout, absolument tout est matière à poésie, dans tous les registres et dans tous les sens.

Le poète pratique l'évasion de la nature tout en cultivant une beauté qui ne sera jamais métabolisée. Pour enfin trouver la parole manquant à la vie afin qu'elle puisse ouvrir la conscience aux réalités cachées.

BIBLIOGRAPHIE DE RENAUD LONGCHAMPS

- Paroles d'ici.* Poèmes, Chez l'auteur, 1973.
L'homme imminent. Poèmes, Chez l'auteur, 1973.
Anticorps suivi de *Charpente charnelle.* Poèmes, Éditions de L'Aurore, 1974.
Sur l'aire du lire. Poèmes, Les Herbes rouges, 1975.
Didactique : une sémiotique de l'espèce. Poèmes, Éditions du Corps, 1975.
Main armée. Poèmes, Éditions du Corps, 1976.
Terres rares. Poèmes, Éditions du Corps, 1976.
Fers Moteurs. Poèmes, Les Herbes rouges, 1976.
Comme d'hasard ouvrable. Poèmes, Éditions Cul Q, 1977.
L'état de matière. Poèmes, Les Herbes rouges, 1978.
Babelle 1. Après le déluge. Roman, VLB Éditeur, 1981.
Le désir de la production. Poèmes, VLB Éditeur, 1981.
Anticorps, poèmes 1972-1978. Poèmes, VLB Éditeur, 1982.
Miguasha. Poèmes, VLB Éditeur / Le Castor astral, 1983.
Babelle 2. L'escarfé. Roman, VLB Éditeur, 1984.
Anomalies. Poèmes, La Nouvelle Barre du jour, numéro 148, 1985.
Le détail de l'apocalypse. Poèmes, VLB Éditeur, 1985.
Babelle 3. Américane. Roman, VLB Éditeur, 1986.
Légendes suivi de *Sommaton sur l'histoire.* Poèmes, VLB Éditeur, 1988, prix Émile-Nelligan.
L'échelle des êtres. Poèmes, VLB Éditeur, 1990.
Décimations 1. La fin des mammifères. Poèmes, Écrits des Forges, 1992. Grand Prix du Festival international de la poésie de Trois-Rivières.
Décimations 2. L'humanité véloce. Poèmes, Écrits des Forges, 1994.
Décimations 3. Ataraxie. Poèmes, Écrits des Forges, 1996.
Fiches anthropologiques de Caïn. Poèmes, Éditions Trois-Pistoles, 1998.
Silences et quelques éclats. Poèmes, Éditions Trois-Pistoles, 2000.
Pays. Poèmes, Éditions Trois-Pistoles, 2002.
Le rêve de la réalité, la réalité du rêve. Essai, Éditions Trois-Pistoles, 2002.
Confessions négatives. Poèmes, Éditions Trois-Pistoles, 2005.
Visions. Poèmes, Éditions Trois-Pistoles, 2010.
Positifs. Poèmes, Éditions Trois-Pistoles, 2011.
Utopies. Poèmes, Écrits des forges, 2012

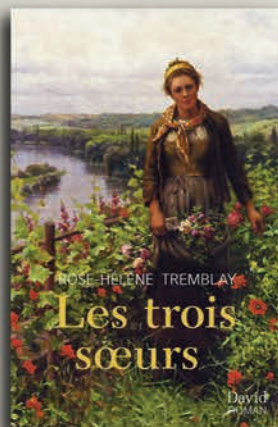
Œuvres complètes aux Éditions Trois-Pistoles :

- Tome 1 : *Passions*, 1999.
Tome 2 : *Explorations*, 1999.
Tome 3 : *Évolutions*, 2000.
Supplément au tome 1 : *Passions retrouvées*, 2001.
Tome 4 : *Généralités*, 2001.
Tome 5 : *Propositions*, 2003.
Tome 6 : *Décimations*, 2004.
Tome 7 : *Babelle*, 2006.
Tome 8 : *Communions*, 2007.

David éditionsdavid.com

romans d'ici et d'ailleurs

Les trois sœurs



Rose-Hélène Tremblay

Trois siècles. Trois femmes. Trois «sœurs» qui n'ont en réalité aucun lien de parenté. Seul le premier livre sur les plantes du Canada, le *Canadensium Plantarum Historia*, les unit à travers le temps et donne un sens à leurs destins marginaux.

■ Une œuvre singulière aux confins du roman historique et du récit poétique.

208 p. / 24,95 \$



Pars, Ntangu !

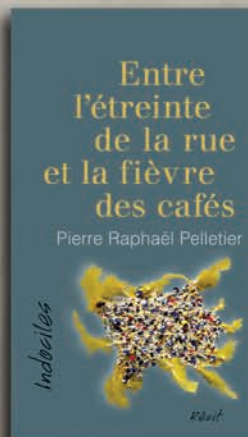
Aurélie Resch

1998, Sierra Leone. Une bande armée fait irruption dans un village. Meurtres, viols, pillage. Onika voit sa fille sauvagement tuée et son fils enlevé pour être enrôlé de force...

■ Un roman enlevé qui promène le lecteur de l'Afrique au Canada en laissant entrevoir les dessous des guerres fratricides qui marquent le continent africain.

192 p. / 23,95 \$

Entre l'étreinte de la rue et la fièvre des cafés



Pierre Raphaël Pelletier

Le carnet des pérégrinations d'un créateur solitaire et indigné, errant dans les rues et les cafés du Marché By d'Ottawa.

■ Soucieux d'engendrer autour de lui un peu de beauté, c'est par la création que R. parviendra à conserver une part d'humanité et à redonner couleurs à sa vie.

148 p. / 21,95 \$

récit